

Publié sur www.bookélis.com

A mon père, mon héros dans la vie, dont je me suis inspirée pour écrire le personnage de Capo..

A mon petit frère, un autre héros, puisqu'il a eu le courage d'accepter d'être mon cobaye, mon premier lecteur de mon premier essai.

08 Mars 2019

Ma tête va exploser ! Si je n'arrive pas en sortir toutes ces images, enfermées dedans, et qui me hantent sans cesse, sans jamais me laisser un moment de répit, depuis ce jour, cette nuit, où tout mon monde, fait de rires, de jeux, de câlins, d'amour plus qu'il n'en faut s'est effondré.

Dès lors, les images dans ma tête défilent tellement vite, comme des cauchemars que l'on visionnerait en accéléré, que parfois je n'arrive plus à les dissocier. Et ces images, me rongent de l'intérieur comme dévoreraient tout sur leur passage, les milliers de rats dans le conte « Le joueur de flûte de Hamelin ».

Et même lorsque je crois que ça y est, que je parviens à relever la tête, que quelque chose de meilleur m'attend, et qu'il m'arrive en effet quelque chose de beau ; chaque fois, le passé me rattrape pour m'engloutir de nouveau.

Je vais essayer d'écrire. Comme ce qu'avait conseillé la psychologue du foyer. J'avais trouvé son idée trop nulle à l'époque ; mais de toute façon, je rejetais tout ce qui venait de ces adultes qui lorsqu'ils ne te faisaient pas souffrir, ne comprenaient rien aux souffrances des jeunes comme moi.

Ecrire quoi, pour quoi faire ? Le faire lire à quelqu'un comme elle, un psy ? Jamais de la vie ! Plutôt mourir ! Alors, écrire pour me relire ? Et revivre inlassablement ce que j'avais vu ou subi ? Je ne comprenais pas bien l'intérêt !

Mais aujourd'hui, je viens de la lire, elle, ma mère. Et ses mots qu'elle avait écrits, ils racontent mon histoire. Si tragiques pourtant, ils m'ont apporté réconfort et vérité.

Comme toujours. Réconfort et sincérité. Voilà l'image que j'avais de ma mère.

Alors j'ai su ce que je devais faire.

Ecrire.

Commencer mon histoire, par le début pour mieux en voir la fin.

Pour que je n'aie plus peur de toutes ces images, qui sont celles de ma vie, ni pour les faire disparaître de ma tête, ou les oublier ; j'ai bien compris que ce serait impossible.

Mais écrire pour que tout se sache.

Enfin.

7 Mars 2020

Une nuit sans lune, une nuit si noire que l'extérieur ressemble au néant, et vous fait sentir comme un aveugle qui évolue en plein jour.

Dans les lacets de la route qui monte au Revest, des crissements de pneus raisonnent, laissant deviner un véhicule filant à toute allure et négociant chaque virage au frein à main ; son objectif : rattraper la voiture qui le précède, dont le moteur, assurément puis puissant, le distance doucement mais sûrement à chaque méandre de la route sinueuse.

« On ne voit plus ses lumières arrière ! »

« Il a dû les éteindre à moins qu'il... »

Mais le conducteur du véhicule de police n'a pas le temps de finir sa phrase. Heurté de plein fouet à l'avant-gauche, dans la sortie de la nouvelle épingle à cheveux, par la voiture de leur suspect, Marc Tétras, que les deux officiers pourchassaient depuis Toulon, la voiture de police, sous la violence du choc s'engage dans un tête-à-queue, l'arrière de la voiture quittant la route et tombant, dans le ravin, entraînant les deux policiers à l'intérieur dans sa chute.

Heureusement, le fossé n'est pas profond ; la voiture se retrouve deux mètres plus bas, dans un fracassement de tôle raisonnant et effrayant la faune alentour.

Angélique Lavie se ressaisit aussitôt la voiture immobilisée ; tout en enlevant sa ceinture de sécurité, elle regarde son partenaire. Sa tête repose contre le volant, il est inconscient et un peu de sang s'écoule de sa tempe droite.

Le premier réflexe de l'officier de police est de s'inquiéter de l'état de son collègue ; elle s'assure qu'il respire correctement après avoir relevé son buste contre le siège.

« Renard, Renard ? »

Il gémit, il bouge, il semble être juste un peu sonné par le coup qu'il s'est pris à la tête.

Elle entend le bruit d'une portière qui s'ouvre ; Marc Tétras ! Il va s'enfuir à pied à présent.

Sans perdre un instant, Angélique ouvre elle aussi sa portière et se précipite hors de la voiture. Elle ne le voit pas mais peut l'entendre s'enfuir ; elle se rue en direction des bruits de pas qui s'échappent déjà.

Elle court sans voir où elle pose les pieds, complètement aveugle dans le noir. Elle sait qu'à tout instant elle peut trébucher et perdre l'opportunité de rattraper et laisser échapper ce salaud. Elle ne veut pas lui laisser cette chance.

D'ailleurs, lui aussi ne voit pas où il va et lui aussi peut tomber à tout moment, lui offrant ainsi une opportunité inespérée de l'attraper. Cette simple idée lui redonne espoir et lui donne le courage d'accélérer, malgré qu'elle ne voie toujours absolument rien.

Mais bientôt, elle sent que ses efforts ne sont pas vains, parce qu'elle l'entend de plus en plus nettement ; elle est même derrière lui à présent, elle peut entendre son souffle, et lorsqu'elle est sûre de pouvoir l'atteindre, elle se jette de tout son long sur lui, tombant dessus comme un poids mort et tous deux finissent à terre dans un lourd fracas.

Mais Tétras a eu le réflexe de donner un coup de coude pour la renverser et Angélique se cogne la tête en retombant en arrière. Déséquilibrée, elle n'a pas pu négocier sa chute correctement. Le temps de reprendre ses esprits, elle avait perdu de précieuses secondes durant lesquelles Marc Tétras en a profité pour se relever et s'approcher d'elle. Alors qu'elle se tient encore la tête dans les mains, il lui assène un coup de pied dans le ventre. Bien que sa respiration lui soit complètement coupée, un réflexe de survie donne à ses jambes la force de répondre par un coup de pied dans les testicules de son adversaire, le faisant reculer en laissant échapper un cri de douleur.

Angélique, profitant de cette retraite, se relève, s'approche de lui et lui donne un coup de poing en pleine face, lui explosant le nez dans un jet de sang.

Mais cette fois, de rage et de douleur, peut-être aussi d'humiliation de se faire mener ainsi par une femme, il riposte aussitôt par un crochet du droit dans l'œil gauche de la jeune flic.

Angélique est une nouvelle fois sonnée par la douleur, mais sa rage décuple si tant est que ce soit encore possible ; elle se rue sur lui, lui donne un nouveau coup de poing, de nouveau dans ses parties intimes, ce qui le plie de douleur une nouvelle fois et elle se jette sur lui hurlant comme une guerrière qui laisserait échapper ses instincts primitifs.

Cette fois à terre, l'homme n'a pas le temps de riposter. Elle ne s'arrêtera plus de lui donner tour à tour une droite, puis une gauche, des crochets, des directs, tel un boxeur dont l'objectif est de sortir du combat par un KO de son adversaire.

Le gars ne répond plus, il est complètement sonné, mais elle ne cesse de le frapper, jusqu'au moment où Renard, qui a fini par les rejoindre, se jette sur elle, l'entourant de ses bras pour la stopper : « Angie, c'est fini ma belle, tu l'as eu. C'est fini. »

Elle s'arrête enfin et devine du regard, un moment, à bout de souffle, comme si elle venait de courir un marathon, le visage méconnaissable de ce salaud, qu'ils avaient finalement coincé.

Renard avait raison ; c'était fini. Il ne ferait plus de victimes.

Tous les deux se relèvent ; Gaspard Dieux retourne le type, conscient, mais complètement assommé et lui attache les mains dans le dos avec ses menottes.

Au loin, les sirènes et leurs lumières bleues hurlent et annoncent les renforts.

10 Septembre 1998

Je me rends compte en commençant à écrire aujourd'hui dans mon journal, que cela faisait longtemps que je n'y avais pas raconté un truc qui m'arrive à moi en tant que femme.

Pas que je m'en plaigne, mais ça change !

D'habitude, je me plais à décrire tout ce que peut dire, faire, ou encore ce que découvre chaque jour mon merveilleux petit bonhomme de quatre ans ; ou encore les descriptions des magnifiques couchers de soleil s'enfonçant dans la mer ou derrière nos collines méditerranéennes, déployant des dégradés de couleurs impressionnants qui vous émerveillent, ou tant d'autres paysages que j'aime décrire ou prendre en photo, que je colle sur les pages de mon journal comme on additionne des souvenirs dans sa tête.

Mais j'avoue que la lecture de mon journal ne doit pas être très palpitante et n'aurait aucune chance de se retrouver sur une étagère de romans érotiques d'une librairie !

Eh bien, après des années d'oubli, la femme que je suis a été réveillée hier soir.

Pourtant, ce n'était pas grand-chose, rien même : quelques mots flatteurs, un sourire chaleureux mais qui m'ont envahis toute entière et une danse qui a allumé une flamme embrasant mon corps tout entier de désir, grisé par la chaleur que nous offre cet été indien, où seule l'absence du chant des cigales nous permet encore de nous situer dans le temps. Cet été qui avait déjà si bien commencé, avec la victoire des bleus, et les trois buts de la France contre le Brésil...

Je me suis sentie rougir devant ses compliments, et senti ma respiration s'accélérer quand nos corps se sont rapprochés pendant que nous dansions.

Lui, c'est un vieux copain, Anthony, que je n'avais plus croisé depuis des années. A cette époque où nous nous fréquentions, il ne m'avait jamais attirée, mais je l'appréciais beaucoup et nous étions de bons copains. Il était serviable, drôle et je me rappelle que sa voix, apaisante et virile à la fois était le seul charme que je lui trouvais. Nous faisons partie de la même bande de copains avant que je ne rencontre le père de

mon fils. Anthony, c'était le dealer de la bande. A l'époque, il m'avait fait des avances, mais je n'étais pas intéressée et l'avais éconduit.

Et moi qui trainait des pieds pour aller à cette soirée, l'anniversaire du mari de ma collègue Marie, où nous nous sommes retrouvés, Antho et moi. Le cadre était idyllique, au camping de la Verne, dans la chaleur de cette soirée d'été indien, sous les pins, au bord de l'eau, après toutes ces années.

Quand il m'a interpellée hier soir, j'ai été surprise de l'effet qu'il a eu sur moi ; totalement différent de l'époque où je venais chez lui acheter un morceau de shit. Je ne sais pas vraiment pourquoi. D'abord, peut-être le plaisir de revoir un vieil ami. Et puis, il y a eu ce moment où l'on s'est assis et où l'on s'est raconté nos vies, en oubliant les autres, comme s'il n'y avait eu plus que nous au monde.

Je l'ai écouté simplement me raconter son histoire. Il vit toujours avec Sandrine, celle qu'il avait rencontrée lorsque nos chemins se sont séparés. Ils ont deux enfants ensemble, et il semble très proche de sa fille. Ses yeux brillent lorsqu'il parle d'elle. C'est très touchant de voir un père s'attendrir sur sa progéniture. J'aurai voulu que Stéph ait la même lueur lorsqu'il parle de notre fils !

Par contre, je dois avouer que je me suis sentie comme mal à l'aise, et ça a été la seule fois au cours de cette soirée, parce que j'ai ressenti qu'il faisait une différence entre sa fille et son fils. Il n'a tout simplement pas la même lueur dans les yeux lorsqu'il parle de lui. Et il en parle moins, c'est un fait. Du moins pas pour en raconter les mêmes choses. Il ne m'a donné que les détails glauques de sa naissance : une naissance prématurée et une suspicion d'une maladie, si rare que je n'arrive pas à m'en souvenir le nom, mais qui aura été, au final une erreur de diagnostic. Je sais aussi qu'il est le plus petit de sa classe, un peu en retard selon Anthony, il serait plus lent que sa sœur et moins avancé au même âge. (Je lui ai d'ailleurs dit à ce sujet, qu'il était ridicule de faire ce genre de comparaison au sein d'une fratrie parce que chaque enfant avait son propre rythme d'évolution et d'apprentissage...)

Alors que la petite, je sais qu'elle fait du piano, du tennis, du judo, qu'elle est super douée à l'école, et qu'elle est capable de l'aider au

quotidien à préparer le repas, faire des gâteaux, passer l'aspirateur, des trucs comme ça.

Mais en l'écoutant, j'ai surtout compris que c'est son couple qui ne va plus depuis la naissance du petit, qui n'était pas vraiment désiré. D'ailleurs ce soir, il était seul, parce qu'aujourd'hui, m'a-t-il dit, ils vivaient leur vie chacun de leur côté, et ne partageaient même plus le même lit. Il semblait résigné, vulnérable, seul.

Il m'a avoué être malheureux, las de sa relation, mais il est resté discret, il ne s'est pas plaint. Au contraire, il s'est très peu étalé sur ce qui le rend triste pour s'attarder davantage sur ce qui le fait sourire : sa fille, ses copains qu'il avait perdus de vue, parce que « Madame n'était pas d'accord » pour qu'il sorte, et qu'il retrouve aujourd'hui pour combler sa solitude.

Etrangement, lui paraissait connaître mon histoire, du moins dans les grandes lignes. Il avait dû prendre des nouvelles de moi, c'est l'impression qu'il m'a donnée. Serait-ce là une preuve que les hommes parlent entre eux tout autant que les femmes ?

Bien sûr, il ne savait pas pour Thomas, et je ne lui ai rien dit ! Personne ne sait rien de cette relation qui n'en est pas vraiment une d'ailleurs. Pas que ce soit un secret, mais je suis juste discrète. Et puis, Thomas, je le vois plutôt comme un passe-temps. (J'espère qu'il ne tombera jamais sur mon journal, je ne suis pas sûre qu'il apprécierait le terme!). Mais c'est vrai, il n'est rien d'autre qu'un passe-temps et ce ne peut être autre chose. Bien qu'il soit adorable, ce n'est pas d'une femme dont il a besoin, mais d'une maman, d'une infirmière, d'une assistante sociale à tendance psychologue et de temps en temps, mais très rarement, dommage pour moi, d'une maîtresse. Alors ça ne peut pas devenir sérieux ! Je mérite mieux quand même. NOUS méritons mieux, mon bébé et moi. Je voudrais un homme sur qui je puisse compter, pas une âme perdue !

Mais de toutes façons, pour le moment, un passe-temps c'est tout ce que je peux assumer. Je ne me sens pas encore prête de me lancer dans une vraie histoire. Celle avec Steph m'a laissée trop de séquelles. Et puis Thomas, il est souvent sur les routes dans son camion, alors quand on se

voit, une fois que j'ai pansé ses blessures, on arrive à passer de bons moments...

Avec Antho, nous avons parlé encore de toutes ces années qui passent et qui laissent leurs traces. Celles que le temps lui a infligées et dont il semblait être complexé, bizarrement m'ont séduites, moi.

Je ferme mes yeux et je peux encore entendre sa voix que je trouve aujourd'hui plus qu'apaisante, attirante. Je revois sa peau bronzée, presque brûlée parce qu'il travaille beaucoup en extérieur ; il a une entreprise de paysagiste. Ses tempes grisonnantes, son début de calvitie, très légère contrairement à ce qu'il en dit, lui donnent beaucoup de charme, ainsi que ses petites ridules qui se sont formées autour de ses yeux bleus gris dans lesquels je crois m'être égarée toute la nuit.

Lorsqu'il m'a invitée à danser avec lui sur un morceau de Stevie Wonder, je le regardais et ne pouvais m'empêcher de le trouver séduisant. Lui m'a dit que j'étais toujours aussi charmante. Mes joues brûlaient de tout le sang qui affluait et les faisait rougir tant j'étais flattée.

C'est lorsque je lui ai parlé de mes problèmes de chaudière que nous avons échangé nos numéros de téléphone. Il m'a promis de passer avec un ami à lui, plombier.

Voilà et c'est tout ! J'avais prévenu que ce n'était pas grand-chose, et pourtant nous sommes arrivés presque à l'aube, presque les derniers de la fête à partir, sans avoir vraiment parlé aux autres, ni participé à la soirée et personne n'a semblé nous remarquer, comme si nous avions été rendus invisibles pour les autres. Nous avons fait de ce moment le nôtre. Une pause dans une vie personnelle déplorable qui nous a fait du bien, j'imagine autant pour lui que pour moi ; se sentir désirable et pouvoir encore charmer. Une pause dans laquelle il est clair que la séduction et l'attirance se sont invitées.

Ça n'ira pas plus loin, bien sûr, mais il aura eu le mérite de me faire sentir vivante, désirée et capable de ressentir du désir. Je suis en progrès ! J'ai envie de croire qu'un jour je pourrai vivre une nouvelle aventure amoureuse.

C'est un bon début !

20 Juin 2020

« S'il te plait, je peux rester avec toi ? »

La voix chuchote, les mots sont saccadés dans des sanglots étouffés.

« ... J'ai encore si mal tu sais. Et si peur qu'il revienne et qu'il recommence. Je voudrai qu'on se réveille, et que ce ne soit qu'un cauchemar. Qu'on soit comme avant. A la maison. Notre maison. »

« Calme toi. Chut. »

Cette voix aussi chuchote tout en essayant d'être la plus rassurante possible.

« ... Je suis désolée. Moi aussi tu sais je voudrais que tout soit comme avant. Mais ça va aller, je te promets, ne t'inquiète pas... »

Elle hésite à faire une promesse qu'elle ne sait pas si elle pourra la tenir :

« ... Je pense qu'il ne viendra pas ce soir. J'ai peut-être trouvé un moyen pour qu'il nous laisse tranquille. »

Alexia semble avoir cessé de respirer aux derniers mots de sa sœur. Elle est perplexe. Elle se relève pour regarder Anna dans les yeux qu'elle devine dans la pénombre de la chambre.

« Qu'est-ce que tu racontes ? Comment tu peux l'empêcher de... »

« Chut ! Attends et tu verras. Fais-moi confiance. »

Le ton est sévère. Anna s'en rend compte et se radoucit.

« Reste avec moi si tu veux... »

Elle lui caresse la joue.

« ... Moi aussi, j'ai peur tu sais. Mais c'est comme je t'ai dit. Peut-être qu'il ne viendra pas ce soir, et si c'est le cas, j'arriverais peut-être même à ce qu'il ne nous... »

Le choix des mots est difficile.

« ...qu'il ne nous embête plus. Jusqu'à ce qu'on soit libre. Alors ne t'inquiète plus, je pense avoir tout prévu. Bientôt on pourra partir, toi et moi, loin de ce cauchemar. J'ai tout prévu. »

Les minutes passent en silence, Alexia de nouveau dans les bras de sa sœur qui lui caresse à présent les cheveux. Ses sanglots sont apaisés, elle a confiance en Anna. Sa respiration se calme. Elle ferme les yeux, mais des images insurmontables surgissent et la forcent à les rouvrir.

« Est-ce qu'il te fait mal à toi aussi quand il t'emmène avec lui à côté ? »

Elle parlait de la chambre à côté de la leur. En tout point semblable mais avec un seul lit.

« Tu te souviens de ce Noël où papa s'était déguisé en Père-Noël et était arrivé avec tous ces cadeaux ? »

Anna hoche de la tête bien qu'elle ne comprenne pas pourquoi sa sœur lui rappelait ce souvenir mais termine quand même de raconter la fin de l'anecdote.

« ... Et nous on a fait semblant de croire que c'était le vrai ? »

« Oui. Cette fois. Eh bien ce souvenir, c'est mon bouclier chaque fois qu'il vient me chercher et qu'il me fait mal. Ou après lorsque la douleur me le rappelle ou qu'il revient dans mes cauchemars. Tu vois ? Je me protège avec Papa, la force qu'il me donne au travers de ce souvenir. Rien ne peut plus alors m'atteindre. Fais comme moi. Trouve ton bouclier. Et moi aussi je suis là pour te protéger et j'ai peut-être réussi ! Mais je suis vraiment désolée. Je veux dire, désolée qu'il s'en soit pris à toi ce salaud ! »

Elle embrasse sa sœur sur le front et toutes les deux se prennent la main et se serrent fort, très fort et attendent ensemble.

Alexia ferme les yeux et cette fois-ci, elle voit sa sœur. Elle est sur un cheval blanc, elle a une épée et un bouclier. Plus rien ne peut alors lui arriver.

Un hurlement de douleur étouffé par le linge qui lui a été mis dans la bouche. Puis, la douleur étant tellement insupportable, qu'il perd un instant connaissance. Quand il revient à lui, la souffrance qu'il ressent le ramène à la réalité de ce qu'il a vécu quelques instants plus tôt et en ouvrant ses yeux, son regard

désespéré cherche sur le sol sa main qui venait de lui être coupée, comme s'il pourrait alors la ramasser et demander qu'on lui remette en place plus tard.

Des larmes coulent sur ses joues alors qu'il regarde tristement son membre gisant sur le sol, comme on regarderait un proche qui vient de s'éteindre. Il s'aperçoit alors que son bourreau s'approche de lui, lève la machette qu'il tient de sa main gantée de noir et qu'il l'abat cette fois sur son poignet gauche.

Deuxième décharge électrique de douleur. Deuxième hurlement étouffé. Et de nouveau, l'homme perd connaissance ; plus longtemps cette fois.

Quand il revient à lui, il sent un liquide chaud lui couler sur ses cuisses nues. Il n'a pas besoin de regarder pour savoir que c'est son propre sang qui coule sur lui et que son corps se vide. Il sait que ses souffrances ne vont plus durer très longtemps. Il ouvre les yeux, met un temps avant que sa vision ne soit nette. Il ne distingue plus personne autour de lui, mais soudain, il sent un souffle dans sa nuque et un murmure dans l'oreille. Les derniers mots qu'il entendrait.

11 Septembre 1998

Aujourd'hui, j'ai reçu le premier SMS de ma vie ! Il venait de... Anthony ! Il ne disait rien d'extraordinaire, mais je suis dans tous mes états, comme une gamine qui aurait reçu la poupée qu'elle désirait tant. Il m'a vraiment fait de l'effet Antho l'autre soir. J'avoue que je n'arrête pas de penser à lui. Pourtant je sais bien qu'il n'est pas disponible, et que je ne devrais pas fantasmer comme ça, mais je n'y peux rien, je n'arrive pas à le chasser de mon esprit.

Le prétexte de son message, c'était pour me donner le numéro de son ami plombier mais il a ajouté avoir été TRES content de me revoir, qu'il avait passé une SUPER bonne soirée à bavarder avec moi. Ses derniers mots, si je ne les ai pas relus mille fois, je ne les ai pas lus. Une vraie gamine, quoi !

Et du coup, j'ai moi aussi écrit et envoyé mon premier SMS ; à lui évidemment. Malgré mon excitation, je voulais que mon message reste sobre, alors je l'ai simplement remercié mais j'ai quand même ajouté avoir également été ravie de le revoir. Je ne pouvais pas me résoudre à partager l'émotion que son message a suscité en moi, bien que j'aie bien compris que je ne le laisse pas non plus indifférent et qu'il me cherche un peu.

Mais je persiste à penser que ce n'est pas raisonnable parce qu'il n'est pas disponible.

Et moi non plus d'ailleurs.

Pas vraiment...

22 Novembre

Bon, ce soir, je vais boire un verre avec Anthony. J'écris pour me calmer un peu, tellement je suis excitée à l'idée de le revoir. Excitée mais terrorisée à la fois. Parce que je sais que je ne pourrai lui résister longtemps ! Et bien que tout mon corps me réclame le contraire, je ne veux pas d'aventure avec lui.

C'est ce que je lui avais expliqué la première fois qu'il m'avait demandé de sortir avec lui un soir. Je lui avais finalement avoué qu'il me plaisait mais que c'était impossible parce qu'il vit toujours avec Sandrine, que s'il avait été seul, ce serait différent... Il m'a assuré que c'était le contraire et que si j'acceptais de le voir, il m'expliquerait.

Je comprends qu'il est au bord de la rupture, alors j'ai accepté. J'ai envie de savoir ce qu'il a à me dire et je me dis qu'après tout ce n'est qu'un verre, Thomas est en déplacement, mon p'tit loulou, chez son père et mon être tout entier me supplie d'y aller.

Et il faut dire qu'Anthony ne m'aide pas trop à résister en insistant comme ça.

23 Novembre

Je me réveille et en prenant mon portable, je vois qu'Antho ne cesse de m'envoyer des messages pour me dire à quel point cette nuit avait été formidable et qu'il espérait que j'accepterais de le revoir.

Eh oui ! Je n'ai pas résisté.

Encore une fois, j'ai été touchée par sa vulnérabilité lorsqu'il m'a raconté comment Sandrine lui avait craché au visage qu'elle ne le supportait plus, qu'il la dégoûtait et comment depuis ce jour il avait déserté le lit conjugal pour le canapé du salon.

Je lui ai demandé s'ils envisageaient une séparation ; après tout dans une situation comme celle-ci c'est ce qui semble logique.

Il m'a expliqué qu'elle refusait à cause des enfants, pour ne pas les traumatiser. Alors au début, humilié, il avait accepté cette situation, se repliant sur lui-même. Mais à force d'humiliations et las de payer toutes les factures pendant que Madame part en vacances avec les enfants, entre autres, il s'est rendu compte qu'alors que lui était malheureux, elle, avait tout ce qu'elle voulait et que bienheureuse de tous ses avantages, c'était plus pour tout ça que pour préserver les enfants qu'elle ne voulait pas envisager la séparation. Il a pris conscience du manque de respect dont Sandrine lui faisait preuve, et ne supporte plus, à son tour ses défauts à elle.

Cette prise de conscience l'a amené à reprendre contact avec les anciens amis. Il a commencé à sortir de nouveau, à retrouver son estime de soi et à faire de nouveaux projets. Il veut terminer les travaux de leur maison, la vendre et que chacun reparte de son côté. Avoir son chez lui, avec ses enfants, recommencer une nouvelle vie, sans elle. Il avoue qu'assumer seul ses enfants l'effraie un peu, même si c'est déjà le cas actuellement. Selon lui, il serait le seul à s'en occuper sous le diktat de Madame, en plus de payer les factures. Il ferait les repas, leur donnerait la douche chaque soir, les coucherait, avec câlin et histoire à chacun, les mènerait à leurs activités les samedis et s'occuperait des courses et du ménage les week-ends où elle bosse. (Si tout ce qu'il dit est vrai, je ne comprends vraiment pas de quoi elle se plaint, celle-là !)

Il se plaint encore de la nette préférence qu'elle semble assumer complètement pour sa fille. (C'est étrange, mais lorsqu'il me racontait cela à propos de ses enfants, je me suis rappelée que j'avais eu la même impression sur lui la première fois où l'on s'est revus).

Et pour couronner le tout, il a l'impression qu'elle le trompe ; et m'a confié qu'elle l'avait déjà fait, il y a longtemps, avant qu'ils n'aient les enfants.

Donc lui aussi admet que la séparation est la seule solution, même s'il sait d'avance, qu'une fois chacun de leur côté, elle lui ferait l'enfer, et il a peur qu'elle utilise les enfants comme moyen de pression....

Ensuite, nous avons continué à parler d'autres choses, plus légères, bu un second verre qui nous a rapprochés. Et puis, sans que je ne m'y attende, il m'a embrassée une première fois lorsque la même chanson sur laquelle nous avions dansé l'autre soir, la musique de Stevie Wonder, I just called to say I love you, jouait dans le bar où nous étions.

D'abord un simple baiser sur les lèvres qui m'a littéralement fait frissonner. J'ai senti le bout de mes seins se durcir et j'ai rougi, encore une fois. Sa langue a demandé à ma bouche de la laisser entrer pour y chercher la mienne. J'ai fermé les yeux me laissant emporter, cherchant sa main de la mienne et je dois bien avouer que ce baiser a fait monter en moi le désir sexuel, bien que je me sois refusée de le montrer. Du moins à ce moment-là. Quand nos bouches se sont séparées, il a posé sa main sur

ma joue, et moi la mienne, sur la sienne. On s'est regardé dans les yeux, un sourire sur nos lèvres.

A ce moment-là, j'ai su que je finirai la nuit dans ses bras.

Lorsque nous nous sommes retrouvés nus chez moi dans mon lit, il m'a embrassée partout sur mon corps et je me suis abandonnée à lui, intensément. C'était la première fois qu'un homme avait été si délicat en prenant le temps de m'embrasser, me caresser, en cherchant à me donner le maximum de plaisir. C'était vraiment érotique! Il a embrassé mon cou et mordillé mon oreille et m'a encore longuement embrassée. Avant d'aller plus loin, il s'est arrêté et m'a confié qu'il espérait être à la hauteur. Des années avec la même femme et des semaines d'abstinence le faisaient douter et il avait peur de ne pas assurer. Par la suite, j'ai pu le rassurer en lui disant qu'il avait été juste parfait.

Et c'est vrai, je ne lui ai pas menti. Pendant cette nuit torride, je me suis sentie comme si toutes ses caresses, ses baisers et ses va et vient en moi étaient faits pour décupler mes sens.

Nos ébats ont duré des heures.

Nous sommes restés un long moment tantôt moi dans ses bras, tantôt lui dans les miens, à nous caresser tendrement. Moi son torse, ses bras, lui mes seins, mon dos, mes hanches.

Et puis, il m'a dit qu'il aurait voulu rester dormir dans mes bras, mais qu'il devait partir. Sandrine partait tôt travailler, il devait être là pour ses enfants. Il m'a quittée au petit matin et m'envoie des messages depuis pour savoir si je ne lui en veux pas trop d'être parti comme ça. Des tonnes de messages.

Moi, je me demande ce que j'ai fait ?

J'ai trompé un mec dont je ne suis pas amoureuse et avec qui je n'ai pas de relation sérieuse mais qui tient terriblement à moi et serait sans doute blessé de savoir ce que j'ai fait.

J'ai couché avec un mec qui malgré ce qu'il raconte, n'est pas disponible. J'ai aimé faire l'amour avec lui, et j'arrive encore à ressentir les émotions d'hier soir rien qu'en les décrivant dans ces lignes. D'ailleurs j'ai envie de lui à cet instant.

... Je viens à l'instant de répondre à ces messages ; que moi aussi j'avais aimé cette nuit.

Je crois que je suis en train de tomber amoureuse.

Je me demande si c'était une si bonne idée finalement d'aller boire ce verre hier.

21 Juin 2020

5H57, premier jour officiel de l'été bien que celui-ci soit bien installé depuis presque un mois et demi, du moins de ce côté-ci de l'hexagone, avec des températures déjà très hautes.

Dans les hauteurs de la forêt de Janas, sur la face est du massif du Cap Sicié, qui domine la Méditerranée, alors qu'il regarde le soleil qui s'apprête à se lever derrière la rade de Toulon, Jean-Marc Capovilla sent son portable vibrer dans la poche de son short de lin noir.

Immédiatement, ses sens se mettent en alerte : un appel si tôt est rarement une bonne nouvelle. D'un naturel inquiet, il espère qu'il n'est rien arrivé à Julie, sa fille. Il sort son portable, regarde l'écran. C'est le commissariat. Il est rassuré, mais sent déjà qu'une longue journée l'attend sûrement.

« Capo ? C'est Renard.

A chaque fois qu'il l'entend, Jean-Marc se dit que ce surnom ne lui va pas du tout. Il lui venait de ses collègues à ses débuts comme flic en référence à ses qualités : doué d'intuitions la plupart du temps fécondes, il n'a pas non plus son pareil pour extorquer des informations de suspects ou de personnes interrogées pendant ses enquêtes. Il a l'art de prêcher le faux pour avoir le vrai avec une telle habileté que c'est toujours à lui que reviennent les interrogatoires. Et parce que son frère avait été un criminel respecté de son milieu, il avait hérité d'un réseau d'indics qui s'avérait souvent précieux dans leurs enquêtes.

Son vrai prénom, Gaspard, ne lui allait d'ailleurs pas non plus, selon Capo. Il avait plutôt un physique à s'appeler Brad ou Kevin. A 43 ans, c'était un vrai beau gosse, ce qui était également un atout dans les enquêtes : il savait utiliser ses charmes auprès des femmes.

Thor, voilà un surnom qui lui irait comme un gant ; Capo trouve qu'il ressemble à cet acteur qui endosse le costume de ce héros mythique nordique, avec un package muscles, yeux bleus et

cheveux longs châtain clair, que sa fille Julie affectionne tout particulièrement pour ne pas louper une seule de ses sorties au box-office. D'ailleurs le nom de famille de Gaspard était tout prédestiné : Dieux !

Il ne faisait nul doute que Capo appréciait Renard. En tant que flic, bien sûr, avec l'espoir que son partenaire lui succède à la tête de l'équipe de la brigade criminelle de Toulon, mais aussi en tant qu'homme. Ils bossaient ensemble depuis que Renard était rentré à la B.C et que Capo était devenu le chef de leur équipe. Au fil des années et des enquêtes parfois difficiles à gérer humainement, les deux hommes s'étaient rapprochés.

A une certaine période, Capo avait pris l'habitude de dîner chez son partenaire, mais il avait brutalement cessé lorsqu'Isabelle, la femme de Renard lui avait subtilement fait des avances. Certes, elle était irrésistiblement belle et dans d'autres circonstances, il aurait sans hésiter répondu favorablement à cette proposition, d'autant plus venant d'une femme de presque vingt ans sa cadette. Mais ce n'était pas son genre de coucher avec les femmes d'hommes qu'il appréciait. D'ailleurs, cette frontière qu'elle avait dépassée lui avait ôté toute sa grâce et le charme que Capo lui trouvait et il associait depuis sa beauté à la vulgarité, bien que ce serait un autre qualificatif qu'il utiliserait personnellement pour parler de ce genre de femmes. Il avait bien conscience que si lui avait refusé ses avances, d'autres, eux, avaient dû ou devaient en profiter sans se gêner !

Il se demandait si Renard se doutait de quelque chose. Il semblait éperdument amoureux de sa belle à qui il cédait tous ses caprices. « Que t'arrive-t-il mon petit Renard ? Tu es tombé du lit ou quoi ? »

« Ouais, on peut dire ça... Je dormais pas... Prise de tête hier soir avec Isa... Bref, en arrivant au commissariat ce matin, c'est la merde ! Ils allaient t'appeler. Burnat a été assassiné ! Et devine quoi ? C'est pour nous ! »

« Burnat, le maire de Saint-Mandrier ? »

« Ouais, Monsieur le Maire. Et pas un petit meurtre bien propre, non ! Un carnage, digne d'un psychopathe de thriller américain, il paraît ! »

Capo réfléchit. Un psychopathe, ici sur la presqu'île de Saint-Mandrier, la plus petite commune du Var, où 70% de la population devait avoir plus de soixante-dix ans. C'était une blague !

« Du genre, ton carnage ? »

« D'après les gars que j'ai eus au téléphone et qui sont sur place, notre gaillard a les mains tranchées, et son sexe est enfourné dans sa bouche... »

Renard fait une pause voir si son partenaire voulait réagir à la nouvelle, mais Capo ne fait pas de commentaire. Il l'imagine les méninges en action, visualisant le maire décapité.

« ...Ça s'est passé chez lui. Sa femme était absente, elle l'a trouvée ce matin en rentrant. Ou plutôt il paraît qu'elle n'est même pas allée plus loin que l'entrée, tellement il y avait de sang. Elle est ressortie et a appelé directement la police. La brigade de nuit est encore sur place. Ils attendent la relève et la police scientifique est déjà là-bas aussi. J'allais partir, je passe te prendre ? »

« Non. File sur place, je récupère Angie et je te rejoins. Envoie l'adresse sur mon portable. Il est encore tôt, mais des flics dans un petit village comme Saint-Mandrier, devant la maison de leur maire, la nouvelle va se répandre en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire et il va falloir gérer les journalistes. Prends une équipe avec toi pour ça. »

Il raccroche et remet son portable dans sa poche. Il regarde toujours vers le lever du soleil qui a commencé son ascension au-dessus de Saint-Mandrier. La presqu'île où il ne se passe jamais rien d'habitude, à part la vie paisible des retraités et des vacanciers qui s'écoule au fil des journées ensoleillées.

Vincent Burnat est le maire, ou plutôt était le maire de ce village d'environ cinq mille habitants depuis 2016, où il avait réussi à dépasser le maire sortant qui était pourtant à la tête de la petite

commune depuis plus de vingt ans. L'élection de Burnat était entourée de zones d'ombres et reste toujours à ce jour, décriée par ses adversaires.

Son nom est également apparu à plusieurs reprises au cours de certaines enquêtes de corruption et de blanchiment d'argent, sans que jamais l'implication de Burnat ne puisse toutefois être prouvée. Il avait certainement des ennemis, mais de là à imaginer qu'il soit assassiné, et qui plus est, mutilé.

Ça n'allait pas être beau à voir et en plus avec cette chaleur, l'odeur risquait d'être insurmontable elle aussi. Mieux vaut ne rien avaler avant, se dit-il intérieurement.

Il se retourne pour prendre le chemin du retour. Il ne finira pas sa balade ce matin. D'habitude il monte jusqu'au sanctuaire de Notre Dame du Mai avec George, son bâtard noir de huit ans, trouvé un dimanche alors qu'il jouait à la pétanque et qui ne l'avait plus jamais quitté depuis. Celui-ci d'ailleurs est en train de fouiner dans les broussailles, reniflant et se délectant des odeurs de ses congénères qui ont dû passer par là avant lui.

« George. Aller mon chien ; papa a du travail. Je suis désolé mais la balade est finie pour ce matin. »

Le chien bondit, les oreilles dressées, en entendant son nom et se remet à gambader joyeusement sur le chemin du retour.

Le soleil est bien levé maintenant. La chaleur qui rendait les nuits difficiles ces derniers temps, mais qui régressait un peu en fin de nuit pour laisser place à un peu de fraîcheur et d'air respirable, commence à se faire de nouveau sentir et les premières cigales entament leur chant estival. Ça allait être une belle, chaude journée d'été.

Morbide, mais belle, se dit encore Jean-Marc.

Sentant le soleil irradier sa chambre, il ouvre les yeux et regarde dehors. Le ciel est bleu, sans nuages et on sent déjà la chaleur lourde et étouffante.

Encore une belle journée qui démarre, avec en prime, le monde débarrassé d'une de ses ordures, pense-t-il, esquissant un léger rictus au coin de la lèvre. Mais cette pensée ne le fait même pas sourire. Il tourne le regard vers la télé, allumée sur la chaîne d'information de la TNT, en mode silencieux. Il lui suffit de lire les sous-titres qui défilent à l'écran pour se rendre compte que les médias n'étaient pas encore avertis.

Ça n'allait plus tarder, sans doute une question de minutes.

Est-ce qu'il se sent mieux, soulagé ? Impossible. Il est trop tard pour ça.

Désormais, il n'attend plus que le moment où lui-même pourra enfin disparaître à son tour et être en paix. Bientôt. Une fois que justice sera faite, il sera enfin libre de quitter cet enfer, sa prison, son corps, ce monde qui ne lui avait rien offert qui puisse l'y rattacher.

Il ferme les yeux et se détend à l'idée de cette perspective de délivrance prochaine.

Puis ses pensées dérivent jusqu'à Elle. Il ne peut pas la sortir de son esprit. Il avait bien essayé, mais c'est impossible. Il ne peut vivre sans elle et pourtant il ne peut pas non plus être avec elle.

Il l'aime, ils s'aiment. De toutes les manières qu'il est possible d'aimer un être. Il était si heureux de l'avoir rencontrée, elle. Enfin, il voyait un avenir possible avec quelqu'un qu'il aimait de toute son âme et qui l'aimait en retour.

Ils étaient heureux jusqu'à ce jour où la vérité, tragique s'était incrustée dans leur vie sans prévenir et leur avait explosé en pleine figure. Tous ses rêves de bonheur, leurs rêves s'étaient alors envolés.

L'effet papillon. On dit que le battement d'ailes d'un papillon peut engendrer un typhon à l'autre bout du monde. C'était l'histoire de sa vie, de leur vie.

Tous ceux qui étaient responsables devaient payer. Il était temps maintenant que tout se sache.

Et finalement, ils pourront partir, ensemble, libres, pour toujours.

« Allez George, en voiture chien-chien ! »

Aussitôt, le bâtard noir prend sa place à l'avant, sur le siège passager de la New-Beatle rouge. Lorsque Jean-Marc s'assoit à la sienne, il décapote Charlotte, c'était ainsi qu'il appelle sa voiture, « la seule femme qui ne me déçoit jamais » selon ses propres mots. Il ouvre la boîte à gants pour y prendre sa paire de Ray-Ban dans leur étui, la même depuis qu'il a vingt-cinq ans, un cadeau de sa chère Maman, qu'il ajuste sur son nez, devant ses petits yeux noisette. Dernier rituel avant de partir au travail, il se regarde dans le rétroviseur, passe sa main dans ses cheveux encore bien bruns malgré ses cinquante-cinq ans, comme pour se recoiffer, et démarre en trombe, comme à son habitude, direction le domicile d'Angie, à cinq minutes en voiture du parking de la forêt de Janas où il était garé.

Tout en roulant, il tapote sur l'écran tactile de sa voiture pour appeler sa partenaire, mais n'obtient pas de réponse.

Peut-être dort elle encore ? Il regarde l'horloge de son tableau de bord. 6H59. Non, elle doit-être réveillée, peut-être dans sa douche. Il ne laisse pas de message et continue de rouler vers le domicile de sa jeune recrue qui n'avait pas de voiture et qui avait pour habitude de prendre le bateau-bus pour se rendre au commissariat de Toulon en partant du ponton des Sablettes, le quartier des plages de la Seyne sur mer.

Capo l'avait prise dans son équipe, en renfort pour remplacer Marie-Jeanne, actuellement en congé de maternité. Et il ne le regrettait pas.

Elle avait su se montrer brillante dans leur dernière enquête, où malheureusement un enfant était mort, tué par un pédophile, Marc Tétras.

Elle était restée très professionnelle bien qu'il ait été évident que ce qu'avait subi cet enfant l'avait touchée profondément. La haine et la colère qu'elle éprouvait pour le pédophile avaient été palpables tout au long de la traque, mais ne s'étaient réellement